

## LE RAISONNEMENT DE GROS-PIERRE.

A! si j'avais un écu,  
 (Disait un jour le Gros-Pierre  
 A son compère Ledru),  
 Va, tu ne te doutes guère  
 De l'emploi que j'en ferais!  
 Avec cet écu j'aurais  
 D'abord une belle prairie.  
 Les poulets seraient vendus  
 La douzaine, trois écus.  
 Avec l'argent de la vente  
 Je pourrais avoir du grain;  
 Avec le grain je me vante  
 De trouver un bon terrain.  
 Je sais cultiver la terre,  
 Je suis actif, vigilant;  
 Et quand un propriétaire  
 Me chercherait ce talent,  
 On m'offrirait une ferme;  
 Je la prendrais pour trois ans.  
 Par profits innocens,  
 Gagnerais, au bout de ce terme,  
 Que je me trouve de quoi  
 Avoir une ferme à moi.  
 A! c'est alors, mon compère,  
 Que j'arrondirais mon bien!  
 Je connais plus d'un moyen  
 Pour faire fructifier une terre.  
 Quatre fois plus qu'on ne croit.  
 Dame! en suite on peut s'entendre;  
 Pour acheter et revendre  
 Je ne suis pas maladroit;  
 Enfin, par mon industrie,  
 Je deviendrais, je parie,  
 Le plus riche de l'endroit.  
 — Parlez, mon pauvre ami Pierre,  
 S'il ne te faut qu'un écu  
 Pour être propriétaire,  
 Tiens, le voilà, dit Ledru;  
 Cultive, sèns, défriche,  
 Plante, achète, deviens riche;  
 Alors, chez toi, mon garçon,  
 Pour prix de cette m'ère,  
 Tu me permettras, j'espère,  
 D'aller dîner sans façon.  
 Maître Pierre tient la pièce;  
 Son compère est déjà loin.  
 Quand notre homme est sans témoin,  
 Il prend l'écu, le crevette,  
 Pais, oubliant son projet,  
 Va le boire au cabaret.  
 Le soir, quittant sa besogne,  
 Ledru repasse par là.  
 Il rencontre notre ivrogne,  
 Qui marche cahin, cahé.  
 — Morbleu, lui dit le compère,  
 Dans quel état te mets-tu?  
 Voilà donc de mon écu  
 L'emploi que tu devais faire!  
 Et les plans de ce matin!  
 — Ecoute donc, répond Pierre;  
 Pour être riche, compère,  
 J'ai pris le plus court chemin;  
 Va, je nargue la misère!  
 J'ai bien placé mon écu,  
 Car, mon ami, quand j'ai bu,  
 C'est à moi toute la terre.

PAUL DE KOCK

## DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Un historien islandais, Torfæus, réclama en 1805, pour ses ancêtres, la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde. Le savant professeur Rafn, de Copenhague, appuya, en 1837, cette réclamation par un ouvrage intitulé : *Antiquitates americanae, sive scriptores septentrionales rerum ante-columbarum in America*. Les récits des voyages faits au X<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants jusqu'à Colomb, sont tirés de manuscrits authentiques.

Il paraît donc d'après cet ouvrage que les anciens habitans du nord de l'Europe ont exploré sur une vaste étendue, les côtes orientales de l'Amérique du Nord; qu'ils ont visité, à maintes reprises, diverses localités du Massachusetts et du Rhode-Island, combattu les naturels, trafiqué avec eux et tenté d'y établir des colonies. La région la plus boréale, ils l'appellent Hakkland [c'est-à-dire, *pays schisteux*], le pays le plus au midi, Muckland [*pays des bois*] et la contrée la plus au sud, Vinland [*pays de vignes*], contrée qu'on suppose s'être étendue jusqu'au Massachusetts et au Rhode-Island. Les caractères généraux du pays s'accordent avec les descriptions qu'ils en ont données.

D'ailleurs, la découverte de l'Amérique par les hommes du Nord est confirmée par une inscription trouvée sur un rocher, sur le bord de la rivière Taunton, dans un lieu appelé Digleton, dans l'État de Massachusetts, et qui jusqu'en ces derniers temps, avait bravé tous les efforts de l'interprétation. Les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre avaient remarqué les caractères mystérieux gravés sur ces rochers, et il y a déjà plus de 150 ans que le docteur Cotton Mather de Boston en avait dressé un dessin imparfait à la société royale. Cette même inscription avait aussi attiré l'attention du docteur Styles, président du collège de Yale, il y a une centaine d'années, et il en avait adressé des *fac-simile* à plusieurs sociétés savantes de l'Europe; mais tous les efforts pour déchiffrer l'inscription avaient été vains. Un dessin exact de cette inscription a été fait par les soins de la Société historique du

Rhode-Island, il y a quelques années, et une copie en a été adressée à la Société royale des antiquités du nord de Copenhague, mais sans résultat satisfaisant.

La surface du rocher qui porte l'inscription a environ 12 pieds de longueur et 9 pieds de hauteur, et elle est couverte d'hieroglyphes formant trois lignes distinctes. Les caractères sont profondément gravés dans le granwake et quelques-uns ont dû exiger un travail de plusieurs jours. La partie inférieure du rocher est exposée à l'action constante de la marée, par suite de laquelle plusieurs caractères ont été altérés. Le mot *Thorfinus* et le nombre 132 se remarquent distinctement. Le *th* du mot *thorfinus* est en caractères Islandais et *orfinus* en ancien romain. Le chiffre 132 a été aussi gravé en ancien romain d'écriture numérique. La circonstance de lettres romaines employées ici s'explique aisément. Le christianisme a été introduit en Islande vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle il y a des preuves qu'on cultivait la langue latine dans ce pays, ou du moins qu'elle était cultivée par quelques-uns.

Maintenant il y a une coïncidence remarquable entre le monument qui vient d'être décrit et le récit d'un des manuscrits publiés dans les *Antiquitates americanae*. Il y est dit que Thorfinus, chef islandais, fit un voyage en Vinland dans l'an 1000, et qu'au bout de trois ans il fut tué dans une bataille contre les naturels. Il est digne de remarque aussi, comme démontrant que ces hommes avaient une teinture du christianisme, qu'une croix a été placée à la tête du tombeau. Les particularités du voyage de Thorfinus et ses batailles fréquentes avec les naturels sont longuement décrites.

La femme qui l'avait accompagné en Amérique revint après sa mort en Islande avec un fils qui était né en Amérique. Le fils de Thorfinus devint un chef de clan, et, d'après les tableaux généalogiques, plusieurs hommes éminents sont descendus de lui, entr'autres le professeur Finn Magnussen, le célèbre sculpteur Thorwaldsen.

L'auteur, en terminant, fait allusion à la prétendue découverte de l'Amérique par le prince Madoc au XII<sup>e</sup> siècle; les seuls documents relatifs à ce sujet